

—Oui, mon oncle, murmura Paul d'une voix entrecoupée par les sanglots.

Alors, comme s'il n'eût attendu que cette promesse pour quitter le monde, le vieillard se souleva brusquement, poussa un grand cri et rendit l'âme...

Deux minutes après le médecin rentra; le vieillard était inanimé sur son lit, et Paul Morgan, étendu à terre, paraissait en proie à une sorte d'hébètement.

Il pleurait et riait tout à la fois, et il avait le délire.

M. de Courtenay, prévenu, arriva en toute hâte.

Il prit son ami dans ses bras, il lui parla, l'appela par son nom.

Paul ne le reconnut pas.

—Parole d'honneur, pensa le viveur, je ne croyais pas bien dire hier en affirmant qu'il était imprudent de le laisser partir seul.

Ce garçon est fou.

—Rassurez-vous, lui dit le docteur, cette folie n'est que momentanée; mais il va falloir l'emporter hors d'ici; il faut l'éloigner du cadavre de son oncle et prendre les plus grands ménagements.

Quarante-huit heures après, le délire durait encore chez Paul Morgan.

Les funérailles de son oncle avaient eu lieu; M. Léon de Courtenay avait conduit le deuil, et il s'était montré fort convenable selon sa promesse.

Deux autres jours s'écoulèrent.

On avait d'abord redouté une fièvre chaude chez le malade; mais sa jeunesse et sa robuste constitution triomphèrent.

Enfin, le soir du cinquième jour, la raison lui revint.

Léon de Courtenay était assis à son chevet et le regardait avec la sollicitude d'un ami dévoué.

Paul lui tendit la main et lui dit :

—J'ai été fou, n'est-ce pas ?

—Non, répondit M. de Courtenay, mais tu as éprouvé une si violente émotion, qu'elle a amené chez toi le délire.

—Maintenant, dit le baron avec tristesse, je me souviens de tout. Mon oncle est mort...

—Hélas! mon ami.

—Depuis combien de temps ?

—Depuis cinq jours.

—Alors il est enterré ?

—Oui, mon ami; le docteur et moi nous l'avons conduit à sa dernière demeure.

Une larme roula sur la joue du baron.

—Mon Dieu! mon cher bon, dit M. Léon de Courtenay, il faut pourtant te faire une raison.

—Ah! mon ami...

—Songe à ta fiancée, à cette rayonnante et belle Pauline de Valserrès.

Il y eut dans les yeux noyés de pleurs du baron comme un rayon de joie.

Mais ce rayon s'éteignit bientôt.

—Mon ami, dit-il, veux-tu me rendre un service ?

—Parle.

—Va-t'en dans la chambre où est mort mon oncle.

—Bien.

—Ouvre son secrétaire, la clef doit être après. Tu trouveras, dans le premier tiroir, une lettre à mon adresse.

—Un testament sans doute ?

—Non, dit le baron, une lettre qui me trace mon devoir.

—Que veux-tu dire ?

—Mon ami, je suis plus pauvre que jamais.

—Ah! mon Dieu, s'écria M. de Courtenay, voici le délire qui le reprend! Docteur... docteur!...

Heureusement le docteur Rousselle n'était pas dans la pièce voisine.

—Tais-toi, dit vivement Paul Morgan, je n'ai pas le délire mon ami, tu vas bien le voir.

—Alors tu as cent cinquante mille livres de rente ?

—Non, pas une obole.

—Ton oncle t'a donc déshérité ?

—Non.

—Docteur, à moi! cria de nouveau M. de Courtenay.

Mais Paul Morgan lui prit vivement la main.

—Tais-toi donc, dit-il, et écoute-moi!...

## X

Au bout de cinq jours de délire et de prostration, le baron Paul Morgan croyait encore entendre la voix de son oncle lui parlant de probité et d'honneur et l'engageant à restituer une fortune dont l'origine était souillée.

Il se rappela donc avec une netteté parfaite les paroles du défunt et il dit à son ami M. Léon de Courtenay, dont la stupéur allait croissant :

—Écoute-moi, tu vas voir que je n'ai pas le délire.

Et il lui répéta mot pour mot tout ce que le vieillard lui avait dit avant de mourir.

M. de Courtenay l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre.

Mais un sourire glissait sur ses lèvres.

—Mon ami, dit-il enfin, tout cela est absurde.

—Absurde! exclama le baron.

—Sans doute.

—Ce n'est plus moi qui suis fou, c'est toi, dit encore Paul Morgan.

—Oh! tu crois!

—Je te dis que la fortune que mon oncle me laisse est une fortune volée.

—Soit.

—Et tu me trouves absurde de vouloir la restituer ?

—Parfaitement.

—Mais tu es un homme d'honneur, pourtant, et je ne comprends pas...

—Je suis un homme d'honneur et un homme de bon sens, dit M. de Courtenay avec calme.

—Oh!

—Et si tu veux bien mettre à m'écouter la patience dont je viens de te donner l'exemple, je te le prouverai aussi clairement que deux et deux font quatre.

Paul Morgan regardait son interlocuteur avec une sorte d'effarement.

—Parle, dit-il enfin.

—Voyons, mon ami, reprit M. de Courtenay, le meilleur moyen de voir clair, c'est de récapituler les événements et de procéder par ordre.

Je n'ai pas lu la lettre de ton oncle que nous n'avons pas ouverte encore, mais je puis te réciter ce qu'elle contient.

—Ah! fit le baron de plus en plus stupéfait.

—Sans doute. Suis bien mon raisonnement. Ton père était un honnête homme, ton oncle un honnête homme, toi aussi; mais ton grand-père était un **gredin**. Passons. Le gredin en question a volé une fortune, je te l'accorde. Comment? Cela m'est tout à fait indifférent. Lui a-t-on confié de l'argent qu'il n'a pas rendu? Pent-être. A-t-il assassiné quelque pauvre diable qui avait sur lui un portefeuille gonflé de billets de caisse? Rien ne s'y oppose.

Cependant, avant cette précieuse confiance que ton brave homme d'oncle t'a faite avant sa mort, il était de notoriété publique que ton grand-père avait gagné un ou deux millions dans les fournitures des armées.

—Je te l'accorde, dit le baron qui ne savait réellement pas où son ami en voulait venir.

M. de Courtenay continua;

—A la gredinerie près, l'histoire de ton grand-père est celle d'un Juif devenu un banquier célèbre. La Révolution éclate: un émigré qui fuit la guillotine lui confie cent mille francs. Suis-tu mon raisonnement?

—Parfaitement.

—Le juif fait ses affaires; il est laborieux, intelligent, il est honnête. Avec les cent mille francs de l'émigré, il gagne un million, puis deux, puis trois. L'émigré revient et réclame son argent: